

« Promouvoir la décroissance, c'est intégrer les limites »

Pour l'objecteur de croissance Vincent Cheynet, le libéralisme, qu'il soit économique ou culturel, nous a fait perdre la notion de liberté.

société

Dans son dernier livre, *Décroissance ou Décadence*, le journaliste Vincent Cheynet questionne la volonté de liberté sans limites qui se donne à voir dans nos sociétés. *La Vie*, qui n'a peur de rien, l'a rencontré à Lyon, où il dirige le mensuel *La Décroissance*.



VINCENT CHEYNET, après avoir travaillé dans la publicité, a connu un changement de vie radical et a fondé en 1999 l'association et le journal *Casseurs de pub*. Celui-ci est devenu en 2003 *La Décroissance*, mensuel indépendant où se croisent la plupart des objecteurs de croissance.

LA VIE. La décroissance est la plupart du temps abordée d'un point de vue économique. Dans votre livre, vous la traitez plutôt d'un point de vue anthropologique. Pourquoi ?

VINCENT CHEYNET. Parce que la décroissance soulève d'abord un enjeu anthropologique... Les termes croissance, développement – fût-il « durable »... –, libéralisme, libéral-libertarisme, progrès ou productivisme participent d'une même idéologie : celle de l'illimité. Le philosophe et psychanalyste Cornelius Castoriadis (1922-1997) observait : « On est entré dans une époque d'illimitation dans tous les domaines (...), la société capitaliste aujourd'hui est une société qui à mes yeux court à l'abîme de tous les points de vue, car c'est une société qui ne sait pas s'autolimiter. »

Cela ne touche donc pas que le domaine de l'économie, mais aussi celui de la culture et des mœurs. La croissance est un « fait total » qui englobe toutes les dimensions de notre existence et de notre société. Nous sommes dans des sociétés dont le fondement devient le refoulement, la transgression et la destruction de toute limite. Comme le rappelle le philosophe Jean-Claude Michéa, le libéralisme économique

« de droite » et le libéralisme culturel « de gauche » ne s'opposent pas mais font système. Ils sont la même face d'un seul ruban de Möbius (créée par le mathématicien allemand Möbius en 1839, ce ruban fermé ne possède qu'une seule face, ndlr). C'est au

« Toute solution passe par l'affranchissement d'une lecture comptable de la condition humaine. »

nom des mêmes arguments que sont, par exemple, revendiqués le travail le dimanche et la libéralisation de la consommation de drogues. Or, la condition de l'humanité, et celle de la liberté, c'est l'intégration

de la limite. La destruction de la nature n'est que la conséquence de cette incapacité à nous en fixer. Conjointement, la dérégulation sociale qui en est la conséquence ouvre la voie aux fanatiques et intégristes de tous poils.

Cette analyse est-elle partagée dans les milieux décroissants ?

V.C. Pas forcément. La décroissance est une mouvance très diverse, et c'est peu de le dire... Il y a aussi quelques personnes se revendiquant de la décroissance qui en restent à une approche d'écologie scientifique pure. À mon avis, elles passent à côté du cœur de l'enjeu. La décroissance affirme que toute solution passe préalablement par l'affranchissement d'une lecture comptable de la condition humaine. Mais « quand on a un marteau dans la tête, on voit tous les problèmes sous la forme de clous », comme aime à la rappeler l'économiste et objecteur de croissance Serge Latouche. Tous les grands précurseurs de la décroissance : Jacques Ellul, Ivan Illich, Bernard Charbonneau... rappelaient cette condition première.

Vous vous posez beaucoup de questions sur le sens des mots que nous utilisons dans les débats de société. Pourquoi ?

V.C. « On lie les bœufs par les cornes et les hommes par la parole », selon le dicton. Il est donc essentiel de ne pas se laisser piéger par le vocabulaire que tentent de nous imposer nos adversaires. Par exemple, sous couvert de contestation « raisonnable », les concepts de « développement durable », de « croissance verte », d'« économie circulaire » ou encore de « transition » constituent autant de pièges rhétoriques pour nous enfermer dans l'idéologie de l'expansion infinie.

Vous faites partie des rares écologistes qui ont exprimé leur scepticisme lors du débat sur le mariage entre personnes de même sexe. C'est aussi pour des raisons anthropologiques ?

V.C. Ce débat, complexe, a été d'emblée piégé par la logique binaire de l'époque, largement diffusée par les grands médias. En l'occurrence, ou bien on était

L'ESCARGOT, qui sait prendre son temps, est devenu l'animal fétiche des objecteurs de croissance.



gay friendly, ou bien homophobe. C'est stupide. Nous pouvons aisément retourner cette rhétorique en affirmant que c'est ce projet qui est, à strictement parler, homophobe, puisqu'il nous fait basculer d'un indispensable droit à la différence à un mortifère « droit au déni de la différence ». Comme s'il fallait qu'une pratique ou un état de fait entre officiellement dans la norme pour être acceptable et accepté... Mais surtout, nous passons de la logique du don à celle d'un « droit à l'enfant ». Il s'agit de faire plier la nature aux désirs et fantasmes des adultes. Nous signifions par là notre incapacité à accepter les limites que nous donne la nature. La loi du mariage pour tous contribue à ouvrir la boîte de Pandore de toutes les revendications qui nous conduisent droit au *Meilleur des mondes* décrit par Aldous Huxley, où la production des enfants est devenue un processus purement

technique répondant aux besoins du moment. La loi du mariage pour tous constitue une clé symbolique vers ce monde déshumanisé. Elle est un pur produit de l'idéologie utilitariste et capitaliste chosifiant la personne et niant ses identités, à commencer par la première d'entre elles, l'identité sexuelle. Cette casse des identités livre la personne en position de proie idéale au marché.

Le mariage pour tous serait donc un produit du capitalisme ?

V.C. Je constate que la grande bourgeoisie libérale, les grands médias et les philosophes médiatiques, le show-business, les multinationales, ont été des fervents supporteurs de ce projet. Dans cette même perspective, mais sur un plan économique, ces intérêts défendent avec la même ardeur la concentration du capital à travers le projet européen, faux nez du capitalisme.

Je suis d'ailleurs consterné d'observer que les instances ecclésiastiques supportent sans recul la ligne « européiste ». Bossuet a un jour écrit que « *Dieu se rit des hommes qui déplorent les effets dont ils chérissent les causes* »... Par ailleurs, comme le souligne Thierry Jaccoud, le rédacteur en chef de la revue *L'Écologiste*, au sujet de la loi sur le mariage : « *Que cette logique ultralibérale et ultra-individualiste se retrouve dans le projet de loi d'un gouvernement de gauche est affligeant.* » Si la « réaction » consiste à refuser l'observation scientifique de notre condition pour céder à une approche émotive, affective, donc archaïque, on peut alors considérer les tenants de l'indifférenciation sexuelle comme de véritables « réactionnaires ».

Cela semble nécessaire tant le terrorisme intellectuel apparaît comme constitutif de leur fonctionnement. Jean-Claude Guillebaud a raison de les qualifier de nouveaux pudibonds. Quant à Michel Onfray, nous pouvons – pour une fois ! – saluer sa liberté intellectuelle quand il conclut à ce propos : « *Un jour viendra où l'on fera le compte des ravages effectués par cette sidérante idéologie postmoderne. Quand ? Et après quels considérables dommages ?* »

La culture chrétienne est très présente dans votre livre. Comment percevez-vous l'hostilité qui s'exprime parfois aujourd'hui à l'égard du religieux ?

V.C. Cette question me surprend, car je suis français et que la culture gréco-latine est la nôtre, que je me définisse comme athée ou croyant... Je ne peux pas en faire abstraction sauf à être dans le refoulement.



À LIRE

Décroissance ou décadence,
de Vincent Cheynet,
Le Pas de côté, 12 €.

La haine actuelle du religieux va de pair avec celle de la psychanalyse. Pourquoi ? Parce que tous deux reposent sur cette idée que l'humain est un être ayant une part de manque, d'insondable. Or, l'idéologie progressiste, scientifique, prétend objectiver l'intégralité de la condition humaine. Parallèlement, elle déclare passésistes, « réactionnaires » – bref, hérétiques – ceux qui objectent qu'une part de nous demeurera à jamais un mystère, et pire : que c'est heureux !

Vous expliquez que ce refus de se confronter au manque est caractéristique d'une société marquée par le matriarcat. Que voulez-vous dire ?

V.C. L'« âge du sein » est la période où le petit enfant répond de manière immédiate à toutes ses pulsions.

C'est la position à laquelle veut nous faire régresser la société de consommation. Mais comme on ne peut pas redevenir des petits enfants, on se transforme simplement en adultes malades. En termes psychanalytiques, dans l'apprentissage des limites, le père a une place

« Le libéralisme interdit de dire non. Il faut positiver, (avec Carrefour) ne jamais résister. »

particulière puisqu'il vient séparer l'enfant de la mère. Il vient apprendre à l'enfant la frustration, le manque, le non. On comprend alors que la société de l'illimité mette tout en place pour disqualifier cette figure.

Cela rejoint votre phrase selon laquelle, « la décroissance, c'est dire non ». Mais peut-on vraiment porter une vision positive du monde en étant dans l'opposition permanente ?

V.C. L'objectif, bien sûr, n'est pas d'être dans un non systématique, ce qui serait aussi stupide qu'un oui absolu. Il s'agit d'être dans le discernement, c'est-à-dire d'être en capacité de dire oui et non. Or le libéralisme est une idéologie d'accompagnement qui interdit de dire non. Il faut « positiver » (avec Carrefour), ne jamais résister, sous peine de « voir le verre à moitié vide »...

Vous accordez beaucoup d'importance à la notion de « paix négative ». La vie en société nécessite donc d'assumer ses tensions ?

V.C. La « paix négative » est un écueil constant dans tous les systèmes, religieux, politiques. Elle consiste à refuser l'exposition des tensions qui traversent nécessairement notre condition par peur du conflit. Elle aboutit inéluctablement à la violence. Le « béni-oui-ouïsme » bien-pensant constitue la pire des pollutions pour la planète. Les bons sentiments sont un vice qui ont pour seul effet de nourrir le narcissisme de celui qui les énonce. Je dis souvent que ce qu'il y a de plus positif dans la décroissance, c'est son caractère négatif ! **INTERVIEW MAHAUT HERRMANN**



Nous sommes tous des Grecs anciens

Les Grecs anciens peuvent-ils encore nous parler ? C'est en tout cas la thèse défendue par Bertrand Vergely dans son dernier essai, *Deviens qui tu es*. « *Ce que la Grèce antique a su découvrir dans la pensée, dans l'art comme dans la morale (...) est toujours là, même si notre modernité n'est pas toujours à la hauteur de la splendeur de ses sources* », soutient le philosophe.

Mais si l'ambition affichée – rendre à Socrate ce qui est à Socrate – paraît séduisante sur le papier, sa traduction se révèle un peu décevante. Sous couvert d'établir des correspondances entre l'Antiquité grecque et notre modernité, Bertrand Vergely dresse de façon méthodique un panorama des différents concepts développés par la pensée hellénique. De la nature à l'amour en passant par le bonheur, le corps, la démesure ou encore la tragédie : les Grecs avaient déjà tout pensé et, assure l'auteur, notre perception du monde est sensiblement la même que la leur. Il convient donc, pour être heureux, d'aligner notre existence spirituelle sur celle des philosophes antiques en menant une vie faite de beauté et de justesse. On ne demande qu'à suivre Bertrand Vergely, mais l'exposé, qui repose davantage sur des envolées lyriques que sur des démonstrations, peine à convaincre pleinement. D'autant que la présentation sous forme de catalogue d'idées rend, malgré les exemples, la lecture un peu fastidieuse.

Émaillé de références au cinéma, à la littérature ou encore à des lieux précis, cet ouvrage constitue néanmoins un bon socle de culture générale pour ceux qui voudraient se replonger dans leurs cours de philosophie. Ou pour les amoureux inconditionnels de la Grèce éternelle. **JULIETTE RABAT**

Deviens qui tu es, Bertrand Vergely, Albin Michel, 2014.